

chaussures, heurtent douloureusement à toutes les pierres de la route. J'entends notre piétinement morne, nos poumons qui râlent comme des soufflets rauques, bruits sourds traversés par les sonorités métalliques des baïonnettes secouées, heurtées aux plaques d'acier des crosses. Les chaînettes brinqueballantes des gamelles font vibrer les oreilles sous les notes aiguës, crispantes de leur perpétuelle chanson de cigale. La monotonie de ces bruits, toujours les mêmes inlassablement répétés, endort, engourdit les cerveaux embrasés. Nous finissons par marcher dans un demi-sommeil, inconsciemment, sans ordre, sans voir et sans penser, comme des bêtes.

La Musette
24 février 1918

« Des bêtes » : mot décisif, qui éclaire la signification profonde de ces récits de vie en première ligne. La brutalité et la barbarie de leur existence paraissent avoir beaucoup frappé les soldats, qui détaillent avec complaisance, presque avec impudeur, les innombrables souffrances du corps. Comment ne pas y déceler un profond besoin de témoigner, mêlé peut-être d'une volonté d'exorcisme ? Sans doute leur fallait-il dire l'indicible, puisque en dehors d'eux nul n'était en mesure de décrire la réalité du front. Et l'écrire pour les autres, l'écrire pour soi-même, n'était-ce pas s'affranchir quelque peu du fardeau écrasant de terribles souvenirs ?

De cette vie du front, toutefois, ne retenons pas seulement l'évocation des heures les plus dramatiques. Dans leurs journaux, les soldats sont également prolixes sur le quotidien, certes toujours très rude, mais moins exceptionnel. Ainsi dans cet article sur les conditions de vie nocturne des combattants :

Une sape ?... luxe somptueux que connaissent, seuls, les secteurs morts... Ailleurs, ..., c'est la niche dans les boyaux où l'on se recroqueville, où l'on se rapetisse drôlement, où l'on s'empaquette dans la toile de tente... où l'on dort... ; c'est le trou d'obus qui pétrifie, qui ankylose, le trou d'obus à la belle étoile — belle étoile... quand ce n'est pas la flotte ou la neige — le trou d'obus où les membres grelottent et... le cœur aussi, où les pieds restent figés dans la boue durcie par la gelée bien craquante... le trou d'obus où l'on dort...

Le Filon
1918

Autres réalités quotidiennes : la saleté des vêtements, les rats, les poux et les parasites de toutes sortes, l'absence de toute hygiène personnelle. Autant de thèmes sur lesquels les récits postérieurs à la guerre restent assez discrets, mais dont les journaux de soldats se font souvent l'écho :

Je sais que, pendant un certain temps, cela a paru très drôle, surtout à ceux de l'arrière. Le pou, le rat faisaient partie du décor, avec la boue, la barbe hirsute et la tenue débraillée. C'était le genre « poilu », la plus sinistre blague des temps modernes, la plus inconvenante facétie, qui donnait l'air à chaque combattant de se plaire dans la crasse et la malpropreté. Permettez-moi, Messieurs, de vous le dire bien timidement, bien respectueusement : nous voudrions bien être propres ! Nous serions absolument charmés de ne plus nous gratter. Nous serions ravis de ne plus trouver notre pain souillé par les rats et nos chemises envahies par la vermine. Quand il est question pour nous d'un nouveau secteur, si l'on nous dit « les boches sont à vingt mètres », cela nous laisse froids ; mais si l'on nous dit : « les abris sont pleins de poux », cela nous dégoûte !

Le Pépère,
21 avril 1916

On le voit, la vermine, la crasse ne sont pas acceptées de gaieté de cœur ; et si la saleté

permanente est une sensation si douloureuse, c'est qu'elle est profondément humiliante :

Il faut avoir fait ce mois de juillet, des relèves, les 250 cartouches et 2 jours de vivre sur le dos, le couvrepied et le manteau roulés en sautoir, le fusil à la bretelle pour savoir vraiment ce que c'est qu'avoir chaud : d'un seul coup la chemise se trempe, la culotte colle aux cuisses, les chaussettes deviennent moites, les yeux s'ouvrent plus grands, les bouches tirent des langues, les gouttes de sueur vous chatouillent la face et semblent vouloir la noyer. Après rendez-vous pris au-dessus des sourcils, elles glissent le long des joues, se perdent dans les encolures débraillées, roulent vivement le long du nez dont elles semblent quitter le bout à regret, faisant une excursion inopinée dans les narines, les yeux, les oreilles. On ne pense plus et l'on est triste parce qu'on sent mauvais...

Le Crapouillot
août 1917

Aussi ne sera-t-on guère étonné qu'un journal retienne comme particulièrement marquant, entre autres épreuves pénibles, le fait de

ne jamais se laver pendant quinze jours, ne pas changer de linge ni se raser pendant trente-cinq jours.

L'Echo des marn
29 février 1916

Quant à l'alimentation, elle est toujours l'objet d'une grande attention de la part des journaux de combattants. Ce sont évidemment les moments où la nourriture a manqué qui sont d'abord évoqués :

Le jour de Noël, nous étions une vingtaine entassés dans une mauvaise sape, prise aux boches, sur le territoire d'Ablaincourt. On occupait depuis vingt-quatre heures ce secteur à organiser. Nos poilus avaient fait à pied près de quarante kilomètres et venaient de respirer, durant quatre heures, l'écœurante odeur des autobus. Ils avaient emporté trois jours de vivre, lesquels devaient durer jusque — inclusivement — la nuit de Noël. Pour souper, on eut donc ce qui restait au fond des musettes... des musettes qui avaient gardé quelque chose. Et dans ce pays — tout en boue — de la Somme, pas d'eau. Pour les deux corps d'armée — le releveur et le relevé — cette nuit de Noël fut bien triste, bien pénible aussi... Il y eut bien — sur le front — en ce troisième Noël de guerre, quelques autres milliers d'escouades qui n'eurent que des obus pour réveillonner.

Les Échos du plateau
de Craonne
1^{er} janvier 1917

Mais c'est aussi la qualité du ravitaillement qui est très souvent la cible de l'ironie des soldats :

Le jus : liquide généralement noirâtre, plus ou moins transparent suivant l'eau employée. Privé de sucre depuis longtemps par punition sans qu'on ait jamais su pourquoi. Les cuistots poussent quelquefois la conscience jusqu'à introduire de véritables grains de café grillés mais cet acte est considéré comme quasi frauduleux. Ils doivent s'y résigner quelquefois pourtant.

Poils de tranchées
février 1916

Que penser de cette dérision ? Le commandement s'obstinait à y voir un gage de bonne humeur et du solide moral des troupes. Certes, l'ironie était un moyen surmonter le découragement et la médiocrité de la vie quotidienne. Mais pour une seule : elle ne pouvait suffire à éteindre le ressentiment des soldats, et, sous l'esprit de révolte n'était pas loin.

donné les résultats qu'on attendait ? C'est vrai mais nous ne pouvons pas avoir le monopole des chefs de génie. Constatons cependant que sur notre front l'ennemi accumule échecs sur échecs... Alors ? Courage. Trêve aux dénigrements. Silence aux critiques ! Nous pèserons plus tard les responsabilités car le moment est mal choisi pour le faire. Il faut vaincre d'abord... L'heure est grave mais non désespérée. Ayez confiance, nous vaincrons pour venger nos morts, pour ne pas les trahir.

La Musette
25 janvier 1918

Ce discours déjà plus subtil reconnaît les raisons de douter mais pour mieux les récuser, puis pour rappeler qu'il convient de garder son sang-froid et de refuser tout abandon.

Dans la très grande majorité des journaux, au contraire, le « cafard » apparaît comme une réalité familière, comme un élément de la vie de tous les jours dont on avoue l'existence en toute simplicité ; on s'en plaint, au même titre qu'on se plaint de la nourriture ou de la rigueur des relèves...

Apparu dès janvier 1915, ce thème du « cafard » reste ensuite très présent jusqu'à la fin de la guerre :

Tout poilu a connu le cafard. Cela vous prend tout à coup, l'on ne sait pourquoi, et l'on se met à rechercher toutes les raisons d'être triste. C'est une lassitude morale qui s'empare de vous. Tout est noir. L'on est même las de vivre. Les choses extérieures perdent tout intérêt.

L'Écho de
tranchées-ville
10 février 1916

Beaucoup de soldats ont tenté de détailler les sensations qui les assaillent dans ces moments d'abattement :

Certains jours (...) on se sent envahi par une terreur mystérieuse de l'inconnu. Devant vous défile la famille que l'on a laissée au foyer et que peut-être on ne reverra plus, la vie qu'on s'était promise si belle au retour de la guerre et que l'on est en passe de quitter d'un instant à l'autre, et l'angoisse vous étreint profondément.

Face aux Boches
mars 1917

Intuition ou crainte de sa propre mort : telle est l'origine du « cafard ». Il en est ainsi chez ce jeune soldat, lors de l'appel de la section à laquelle il venait d'être affecté et qui avait été décimée par un récent combat :

Le cantonnement de ma section est un grenier ; des tuiles manquent, la pluie mouille la paille sur laquelle on couche. Nous sommes intimidés, gauches, un peu effarés par cette misère... Voilà la distribution des colis. Le sergent les sort d'un grand sac : « Untel ! » — Tué ! — répondent bien souvent les poilus. A peine deux ou trois colis sont remis à leurs destinataires. Pensifs, nous regardions le tas de colis des morts (...) Puis, le sergent-major vient prendre l'adresse de nos parents : « Vous comprenez, on ne sait jamais ce qui arrive. » Était-ce l'effet de ces phrases inquiétantes ou du brouillard froid qui continuait de flageller le paysage, mais je me sentis envahi d'une singulière tristesse ; tristesse où hommes, choses et pensées, semblaient colorés de gris. Jamais je n'en avais éprouvée de semblable. J'appris plus tard qu'elle était spéciale aux poilus et avait pour nom le « cafard ».

Sans tabac
mars 1917

Mais l'affaissement du moral peut être alimenté, sinon provoqué, par des événements moins tragiques. Un retour de permission ou un contact avec des civils à l'arrière-front,

rendant brusquement plus désirable le retour à la vie d'autrefois ; une inquiétude se sort-que réserve l'après-guerre, après une si longue interruption d'activité ; un retard de courrier : autant d'éléments qui, parfois, suffisent à entamer le moral.

A moins qu'il ne s'agisse, comme ici, du retour de la saison froide :

Voici l'automne, bientôt l'hiver : pendant de longs jours, le poilu va rester dans ses avant-postes, dans son cantonnement et l'ennemi qu'il aura à repousser ce sera non le boche, mais le cafard.

L'Écho du
grand-couronné
octobre 1915

L'approche du crépuscule a des effets comparables :

On se sent comme isolé du reste du monde. Chacun alors se replie sur soi ; les paroles qu'on échange sont brèves ; on cherche en son propre fonds, par les puissances de l'esprit, à s'élever au-dessus de cette ambiance de mort dont on est accablé.

La Fusée à
retards
mai 1917

Ce « cafard » multiforme, endémique, insaisissable, est une fatalité contre laquelle ne prévaut :

Le cafard a pour cause des souffrances d'une netteté indiscutable, des désirs et des regrets on ne peut plus clairs, le regret, la nostalgie de toutes choses — travail, amitié, famille — dont la réunion forme le cours normal de la vie. Le cafard n'est pas le désir d'un amour à venir (...) S'il s'y mêle une pensée d'amour, c'est la pensée d'un amour très réel, qui silencieusement attend au loin. Le cafard pullule dans la boue et le plus épais bonhomme en peut être mordu (...) Même dans ses révoltes, le cafard est humble ; il naît du sentiment que nous sommes écrasés par les événements contraires, mais sans honneur spécial : nous souffrons comme tout le monde autour de nous et notre mal ne nous semble pas prouver que nous soyons d'une essence extraordinaire (...) Le cafard est hideux, sans volupté : il a en lui quelque chose de mortel. Il est lourd à porter comme la pierre d'un sépulcre. Souvent, on rit, on s'agite, on est dans un moment d'oubli. Puis le cafard revient, tenace... Et l'on songe à tous ceux qu'on aimait et qui sont loin... Et l'on songe à tous ceux qu'on aimait et qui sont morts... et quand même, on parle, et quand même, on rit, c'est le flot de la vie [qui] nous pousse malgré nous — et précisément pendant qu'on parle et pendant qu'on rit, on roule en soi des pensées amères ; et ce sont elles seules qui occupent l'esprit. Et dans le moment même qu'on plaisante, on a en soi, dans le cœur et dans les yeux, que le souvenir d'un mort qu'on aimait.

Le Crapouillot
septembre 1917

Nostalgie des siens et de la vie d'avant-guerre, dureté du quotidien, disparition camarades auxquels on tenait, angoisse de sa propre mort, et, dominant l'ensemble cette sensation d'écrasement, d'inutilité de toute résistance : tout y est. Comme pas être frappé, aussi, par le naturel du propos, par cette façon de ramener les angoisses morales au rang d'une réalité de la guerre parmi d'autres, s'imposant à tous ?

A lire les combattants, l'impression d'un moral presque constamment méd domine du début à la fin de la guerre ; avec, il est vrai, des creux très forte accusés, comme en 1917 :

Après avoir repris quelques kilomètres carrés de terrain aux boches le mois dernier, le 1^{er} zouave a employé [le mois d'août] à en disputer autant sur le cafard. C'est son lot.

La Chéchia
1^{er} août 1917

— ceux qui nous seront opposés ? Que le commandement de nos armées réponde. (...) Ce n'est que par de gros effectifs, supérieurs à ceux des Allemands, pourvus d'armes et de munitions en abondance, bien instruits et bien entraînés que nous en finirons avec l'horrible guerre qui ruine l'Europe et décime nos jeunes générations.

Le Petit journal
4 janvier 1915

Si l'auteur affirme d'emblée sa certitude d'une prochaine victoire française, c'est pour mieux exprimer l'ampleur de ses doutes sur sa rapidité. Certaines certitudes sur l'épuisement économique et humain de l'adversaire — pourtant très largement répandues dans l'opinion — sont nettement mises en cause. Un tel réalisme demeure sans doute exceptionnel en ce début de guerre mais cet exemple montre que, même à cette époque, la propagande est parfois plus nuancée qu'on ne le croit généralement. Maurice Barrès lui-même s'offre parfois le luxe de prendre à contre-pied les affirmations les plus simplistes de la presse parisienne :

La gaieté règne dans les tranchées ! Vous le savez par les journaux, et par les lettres de vos enfants, maris et frères. Il ne faut rien exagérer cependant ; il ne faut pas les croire sur parole, les braves gens ; il ne faut pas s'imaginer qu'ils sont là, par ces longues nuits pluvieuses, comme dans un restaurant de fête. Sans doute, les hommes s'ingénient par des plaisanteries à charmer l'ennui. Et je sais telle région où, dans le labyrinthe de huit kilomètres que depuis un mois il ont creusé, des chemins bien entretenus se nomment pompeusement l'avenue des Champs-Élysées, la rue Monsieur-le-Prince. Je sais tel « cagibi » d'officier qui possède un fauteuil de velours cramoisi, une table avec un bouquet de roses de Noël et des assiettes de vieux Strasbourg. Qu'est-ce que cela prouve ? Le courage moral, la tenue d'âme de notre armée. Ces soldats, dans un village abandonné et bombardé, parmi les ruines, ont découvert un mobilier que les propriétaires retrouveront plus tard dans les tranchées. En réalité, on sauve la situation à force de vaillance et de bonne humeur. Camarades, vous êtes bien capables de vous tromper vous-mêmes, les uns les autres, mais vous n'arriverez pas à nous empêcher de vous plaindre et de vous admirer.

L'Écho de Paris
17 décembre 1914

Ici, le « bourrage de crâne » se fait plus mesuré, plus insidieux et sans doute plus efficace. A ce titre, il préfigure une forme de propagande qui ne s'épanouira qu'au cours des années suivantes.

Au terme de la guerre, le ton des journaux est en effet bien différent de celui de 1914 ou de 1915. Désormais, on ne peut plus dissimuler totalement la détresse des combattants :

Les poilus ont froid. Les abris de tranchée sont insuffisants.

Je l'ai dit et je veux le redire : les poilus ont froid. J'ai décrit ces tristes cantonnements, froids et sombres, où, faute de feu et de lumière, on s'allonge sur la paille, dès que la nuit tombe, pour y grelotter jusqu'au jour. Et c'est là que naissent les angoisses, les rancunes, les haines vagues, les colères et le découragement qui obscurcissent la notion du devoir. Les poilus ont froid. Pour effacer leurs heures terribles, hâtons-nous, s'il en est temps encore, de leur donner des heures de repos et de douceur. (...) Je n'ai pas tout dit dans mon précédent article. Je n'ai parlé que des cantonnements de repos ; ce n'est pas cela seul qui m'inquiète. (...) A la question des abris de repos est liée celle des abris de combat, je veux dire toutes les organisations des premières lignes,

les camps des bataillons de réserve, les abris de tranchée. (...) Connaît-on exactement à l'arrière dans quel état sont les tranchées de première ligne où les obus et les balles sifflent dans les cris du vent ? Sait-on dans quel état sont les postes d'écoute des sentinelles avancées, dans quel état les abris de bombardement et les sapes, et les boyaux de communication et les abris des bataillons de réserve à quelques centaines de mètres de l'ennemi ? Tous ces bataillons de réserve sont-ils en sûreté sous des toits épais ? S'est-on préoccupé de faire partout (...) des abris plus résistants et plus sûrs, plus profonds et plus chauds, où le soldat puisse attendre sans trop de souffrances et dans une sécurité relative l'heure de la faction et le jour de l'attaque ? A-t-on creusé des sapes profondes où les hommes puissent circuler à l'abri des rafales avec un minimum de danger ? A-t-on creusé sur tous les points du front des boyaux de communication par où se puissent effectuer, sans trop de pertes, les transports de munition et les mouvements de troupes ? Sommes-nous assurés que partout où cela était possible on a pratiqué jusqu'aux premières lignes des voies d'accès permettant de faire les relèves à l'abri des balles ?

Le Matin
9 janvier 1918

Cet article fait plus que d'attirer l'attention sur la médiocrité des conditions de vie combattants. Il insinue également que ces derniers ne sont pas suffisamment protégés que tout n'a pas été entrepris pour préserver leur vie. N'était-ce pas m indirectement en cause l'autorité militaire ?

Au moment des ultimes offensives allemandes du premier semestre 1918, il devenait également difficile de cacher totalement la gravité de la situation :

Nous devons tenir pour attendre les Américains

Les événements actuels sont la conséquence directe et inévitable de la défection russe. Nous sommes dans la plus mauvaise période de la guerre ; celle où l'armée russe n'existe plus et où l'armée américaine n'est pas encore à même de donner tout son effort, qui sera très considérable avant peu. (...) C'est nous qui devons tenir sur le champ de bataille contre la ruée de leurs masses. Nous y parvenons ; les derniers communiqués en font foi, mais la lutte est très dure. (...) Depuis deux jours, il est en effet tenu en échec. Mais nous aurions tort de penser que la stabilisation soit obtenue dès à présent et qu'il ne nous reste plus qu'à attendre le moment prévu où nous le battons, c'est-à-dire où nous aurons assez de forces alliées en ligne pour passer résolument à l'offensive. Bien que les divisions de l'ennemi s'usent, il garde des réserves. (...) Ces réserves occupent des points centraux d'où elles peuvent être dirigées par le chemin le plus court sur telle partie du vaste front d'attaque que l'ennemi choisira (...) En attendant nous devons nous défendre et pour cela nous fortifier, contre-attaquer localement à l'occasion, et surtout tuer des Allemands le plus que nous pourrons. Reculerons-nous encore ? Nul ne peut le dire ; nul ne peut prévoir le sort des combats. Mais notre premier devoir est d'accrocher solidement nos lignes au terrain de façon à limiter nos reculs possibles au minimum. Sous ce rapport, l'ennemi a donné depuis le début de la guerre, depuis sa retraite de la Marne, des exemples nombreux. Nous n'avons qu'à les suivre.

Le Petit journal
6 juin 1918

Le triomphalisme du début de la guerre a laissé place au doute et à l'inquiétude. L'auteur de l'article ne dissimule d'ailleurs pas que d'autres revers français pourraient suivre les premières défaites et il défend par avance une stratégie de retraite purement défensive.